

Que peut l'École
contre la Guerre ?

PAR

E. TRIEBEL

Conférence Pédagogique traduite de l'Allemand

PAR

VICTOR ROSSIGNOL

AVEC AVANT-PROPOS

DE

FERDINAND GACHE

Auteur de la Rhétorique et de la Philosophie du Peuple



NIMES

ADMINISTRATION DE « LA PAIX PAR LE DROIT »

10, rue Monjardin, 10

—
1902

ASSOCIATION DE LA PAIX PAR LE DROIT

(Fondée en 1887)

(Autorisée par arrêté ministériel en date du 23 Décembre 1899)

Siège Social : HOTEL DES SOCIÉTÉS SAVANTES, 28, Rue Serpente, PARIS

Administration : 10, Rue Monjardin, à NIMES

EXTRAIT DES STATUTS

ART. 2. — Le but de l'Association est d'étudier et de vulgariser les solutions juridiques des conflits internationaux, et particulièrement de gagner à cette propagande l'activité des jeunes gens.

ART. 3. — Les moyens employés par l'Association en vue de ce résultat consistent à : 1° Organiser des Conférences publiques ou privées; 2° Créer des groupes locaux; 3° Entretenir une bibliothèque circulante; 4° Publier des ouvrages destinés à la propagande et notamment rédiger l'*Almanach de la Paix* et la revue *La Paix par le Droit*; 5° Provoquer la composition de travaux en connexion avec son programme.

ART. 4. — L'action de l'Association ne sera limitée ni par des bornes géographiques ni par des considérations politiques, religieuses ou autres.

ART. 5. — L'Association comprend : 1° Des *membres actifs*; 2° Des *membres adhérents*; 3° Des *membres honoraires*. Les membres actifs sont, à l'égard du Comité directeur, seuls électeurs et seuls éligibles. Les dames peuvent faire partie de l'Association dans chacune des catégories précitées.

ART. 8. — Pour devenir *membre adhérent* de l'Association, il suffit de signer une adhésion à son programme et de payer une cotisation annuelle, si minime qu'elle soit. Pour devenir *membre actif*, il faut : 1° adhérer aux statuts de l'Association; 2° Présenter une demande au Comité qui statuera sur l'admission; 3° Payer une *cotisation annuelle de 4 francs*. Les membres actifs ou adhérents prennent en outre l'engagement moral de se soumettre aux lois militaires de leur pays s'ils n'y ont pas encore satisfait. Le titre de membre honoraire est une distinction offerte par le Comité.

ART. 9. — L'Association fait un appel pressant à la générosité de tous les Amis de la Paix. Tout souscripteur de 50 fr. et au-dessus est MEMBRE A VIE de l'Association.

REVUE LA PAIX PAR LE DROIT

L'Association publie régulièrement une *Revue* et un *Almanach. La Paix par le Droit*, revue mensuelle de 32 à 48 pages, gr. in-8°, n'est pas seulement un journal de propagande doctrinale, c'est une Revue d'études indépendantes et de libre discussion. La Revue contient : 1° Des articles de fond sur les questions de doctrine, d'histoire et de propagande pacifique; 2° Des actualités littéraires; 3° Une *Chronique* des événements politiques du mois appréciés au point de vue pacifique; 4° Des *Echos* du mouvement pacifique dans le monde entier; 5° Des comptes-rendus de tous de tous les périodiques et ouvrages envoyés à la Rédaction, qui intéressent, de près ou de loin, l'œuvre de la Paix.

L'abonnement est de 2 fr. 50 pour la France et de 3 fr. 25 pour l'Etranger. La Revue est servie gratuitement : 1° aux membres actifs, honoraires et à vie; 2° aux membres adhérents payant une cotisation au moins égale au prix de l'abonnement; 3° aux associations ouvrières, philanthropiques, aux cercles populaires, aux bibliothèques, etc., qui en font la demande. Elle est envoyée à toutes les Revues qui acceptent l'échange.

L'ALMANACH DE LA PAIX

L'*Almanach de la Paix* paraît tous les ans. Il contient également : 1° des articles théoriques et des actualités politiques, littéraires, des récits et anecdotes, des poésies, des croquis et des caricatures; 2° des *Echos* du mouvement pacifique de l'année dans le monde entier. Il constitue ainsi le plus complet répertoire des événements pacifiques, le plus commode des moyens de propagande, le plus populaire... et le plus économique. Prix : 0 fr. 20, franco 0 fr. 25; le cent, 15 fr., franco, 16 fr. 70.

Que peut l'École contre la Guerre ?

PAR

E. TRIEBEL

Conférence Pédagogique traduite de l'Allemand

PAR

VICTOR ROSSIGNOL

AVEC AVANT-PROPOS

DE

FERDINAND GACHE

Auteur de la Rhétorique et de la Philosophie du Peuple



NIMES

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE « LA LABORIEUSE »

7, Rue J.-B.-A. Godin, 7

—
1902



AVANT-PROPOS

Cette petite brochure vaut autant qu'un gros livre : elle est pleine d'enseignements ; mais les plus précieux sont peut-être ceux qu'elle ne donne pas elle-même et que notre devoir est de fournir ici au lecteur. En effet, à notre avis, ce qui est propre à stimuler les généreux efforts et à les diriger, à remplir d'espoir en l'avenir, c'est moins ce que contiennent ces pages substantielles que ce qu'il faut dire du traducteur et de l'auteur.

*Le traducteur est un jeune élève d'une école primaire supérieure. Comme il voulait se perfectionner dans la connaissance de l'allemand, nous lui avons conseillé de traduire une de ces courtes publications que les professeurs d'Outre-Rhin composent chaque année pour les fêtes et solennités des établissements où ils enseignent. Son père signala à Victor Rossignol la brochure de M. E. Triebel, dont il avait lu un intéressant compte-rendu dans la *Coopération des Idées* ; le jeune homme se mit à l'ouvrage et enleva lestement sa tâche avec intelligence et succès ; son père, moins pour le récompenser, que pour étendre le bénéfice d'une bonne lecture, et pour indiquer aux éducateurs une noble entreprise et une sûre méthode, décida que cette traduction serait imprimée et répandue.*

Voilà un exemple, entre mille autres qui restent ignorés, de ce que savent faire les élèves de nos écoles et leurs parents.

L'auteur, pasteur à Wœlfis, est fonctionnaire dans un établissement d'éducation du duché de Saxe Cobourg Gotha. Ministre du culte, il est chargé de l'enseignement

religieux ; il prend part aux réunions du personnel, et, à son tour, il est appelé à lire, devant des professeurs qu'il considère comme des collègues et avec lesquels vraiment il collabore, une de ces études consciencieuses où sont examinées des questions de pédagogie, de littérature ou de science.

On sait gré à ce ministre d'une religion de paix et d'amour d'oser ne point absoudre la guerre, ne point excuser la haine ; de raisonner contre l'étrange attitude des nations civilisées, qui savent accorder leur christianisme avec la plus atroce barbarie ; de chercher, sans anathèmes ni mouvements oratoires, des moyens naturels, pratiques, pour préserver les adolescents contre la contagion de la haine et de la férocité ; de compter avant tout sur l'Ecole pour avancer la civilisation.

Si on réfléchit encore à ceci, que le pasteur Triebel a pu parler contre la guerre devant des hommes que la victoire a récemment exaltés, dans cette région de Thuringe, où nos armées, sous le premier empire, ont gagné plus d'une bataille sanglante, on estimera que sa tentative est à la fois très courageuse et nullement chimérique.

Puisque les hommes qui instruisent la jeunesse commencent à se demander si, devant elle, on peut nommer la guerre sans rougir ; puisque « le nombre grandit, dans tous les pays, des hommes qui s'étonnent et s'affligent de voir l'humanité constamment exposée à se déchirer les entrailles, qui s'étonnent et s'affligent de voir consacrer à des œuvres de mort et de destruction des sommes qui devraient être réclamées pour des œuvres de vie » (1) ; puisque les orateurs flétrissent à la tribune ce

(1) *Jaurès*, discours du 12 juin 1902. Cette affirmation est de la plus grande exactitude : l'armée des pacifiques croit de jour en jour ; elle ne se recrute pas seulement dans les rangs obscurs des humbles, victimes habituelles de la guerre et des maux qu'elle déchaîne sur les nations ; les grands de la terre s'enrôlent à leur tour ; citons quelques-uns des pacifiques les plus marquants : l'Empereur de Russie, le roi d'Italie, Frédéric Passy, Léon Bourgeois, le comte Goluchowski, la baronne de Suttner ; parmi les disparus, le Père Gratry. La dernière encyclique du Pape contient un passage très net contre la paix armée.

mode brutal de rapprochement dont les bienfaits — s'il en eut jamais — sont tous dans le passé et dont l'humanité actuelle ne peut plus connaître que les dégradants méfaits, c'est que les temps approchent où, suivant les paroles de Victor Hugo (1), la terre tiendra moins compte des grands coups de sabre que des grands coups d'idées, où les gagners d'esprits effaceront les gagners de provinces, où la raison humaine aura horreur de ces tueries autorisées qu'on nomme batailles, où la chair à canon, se mettant à penser, se ravisera et perdra l'admiration d'être canonnée.

Mais pour hâter la venue de ces temps, il convient que les éducateurs surveillent leur enseignement, que les auteurs expurgent leurs livres. C'est la prière que M. Triebel adresse à ses collègues, et que les amis de la Paix universelle et de la Fraternité des peuples remercieront Victor Rossignol d'avoir fait entendre aux maîtres et aux enfants de notre généreux pays.

F. GACHE.

Professeur au Lycée d'Alais.

(1) William Shakespeare, *Conclusion III*.

QUE PEUT L'ÉCOLE

CONTRE LA GUERRE ?

POUR la première fois, la question des aspirations vers la paix est portée à l'ordre du jour d'une assemblée de professeurs. Ceci témoigne que l'on reconnaît de plus en plus, même dans nos milieux, l'importance de cette question, que l'on cherche à examiner les exigences qui peuvent en résulter pour l'éducation et à y satisfaire. Les deux points de vue d'après lesquels je vais traiter le sujet sont donc les suivants : l'importance des aspirations pacifiques et les exigences qui en résultent pour l'éducation.

Le peu de temps dont je dispose m'empêche de traiter théoriquement le sujet d'une façon bien approfondie ; je ne puis vous offrir que des éléments isolés de la base sur laquelle s'opère l'évolution pacifique, une esquisse de son but et quelques données sur son organisation et son activité.

La question de la paix est une question universelle. Pendant que toutes les autres questions du jour ne concernent qu'une partie isolée de la nation, elle intéresse toutes les classes et toutes les conditions, la nation entière, la totalité des peuples civilisés. C'est un beau but, élevé et enthousiaste. Il s'agit d'affranchir l'humanité du fléau de la guerre, sous lequel elle a gémi jusqu'à présent, d'une épée de Damoclès qui est perpétuellement suspendue au-dessus de notre tête, il s'agit d'amener les peuples à une ère de félicité.

Il y a une dizaine d'années encore, on n'avait guère qu'un sourire de pitié pour ceux qui avaient pris à tâche de coopérer à la suppression de la guerre, on ne les prenait pas au sérieux, on les considérait comme des rêveurs, des idéalistes déplacés dans notre époque imbue d'esprit pratique. Et aujourd'hui ? Le sourire a disparu ; on cherche bien encore à ignorer les idées nouvelles, on les évite encore, mais on ne peut plus nier que le mouvement a une force puissamment victorieuse, la force que confèrent la

(1) Conférence pédagogique faite à Friedrichroda (Gotha), le 16 septembre 1897.

raison et la vérité; les vieilles idées chancellent et tombent, elles sont supplantées par les nouvelles, « l'âme du monde se transforme. »

Comment donc? Sera-t-il vraiment possible de supprimer une institution aussi vieille que la guerre, aussi intimement liée à l'histoire de l'humanité? N'est-elle pas, malgré son horreur, nécessaire et bienfaisante? N'est-elle pas en quelque sorte un fragment du divin arrangement universel? N'est-ce pas notre dernière guerre qui a rajeuni la force du peuple, qui a porté à la réjouissance les plus nobles sentiments de son âme, qui l'a préservé de l'amolissement et de la corruption? C'est un point qu'il faut examiner.

Envisageons la guerre au point de vue du christianisme, de la moralité, de la prospérité des peuples et du droit.

Un fait digne de remarque et dont nous avons lieu de nous réjouir, est qu'en ce moment les préceptes chrétiens de l'amour et de la charité sont, même dans la vie publique, de plus en plus estimés et mis en pratique. L'intérêt que nous portons à ceux de nos semblables qui sont faibles de corps ou d'esprit a fait créer une quantité d'établissements et d'institutions prospères. Il n'y a que dans les relations réciproques des peuples que le christianisme n'a pas encore trouvé d'application.

Mais le christianisme est une religion de paix. Déjà à son berceau résonnait le cantique des anges : « La paix sur la terre. »(1) Le Christ lui-même disait : « Heureux ceux qui procurent la paix, » (2) « Aimez vos ennemis » (3) et « Qui prend l'épée périra par l'épée. »(4) Il parle de « l'arbre bienfaisant »(5) sous lequel les oiseaux du ciel, les peuples de la terre, demeureront pacifiquement les uns chez les autres. Il nous donne cette belle promesse : « Il y aura un seul troupeau et un seul pasteur. » (6) On a, il est vrai, et on le fait encore, essayé de présenter la guerre comme parfaitement compatible avec le christianisme, mais l'absurdité de cette théorie apparaît trop clairement pour qu'elle puisse être admise. Non, « Dieu dans son amour infini, dans sa justice

(1) Allusion à l'évangile de Luc, chap. 3, verset 14.

(2) Evangile de Mathieu, 5, 9.

(3) Mathieu, 5, 44. — Luc, 6, 35.

(4) Mathieu, 26, 52.

(5) Allusion à Mathieu 13, 31-32.

(6) Jean, 10, 16.

» et dans sa bonté, et la guerre, « le plus bruyant et le plus » effroyable des ricanements de l'enfer, » comme Klopstock » la nomme, le christianisme avec son idéal de fraternité, » et la guerre avec sa désunion des hommes, ses bouche- » ries humaines, sont des antithèses qui ne se laissent » jamais réunir. » On dit qu'il faut d'abord extirper le péché avant de songer à la suppression de la guerre et que, aussi longtemps qu'il continuera à subsister, la guerre non plus ne disparaîtra pas. Or nous sommes tous convaincus que le péché existera aussi longtemps que les hommes et que ceux-ci ne deviendront jamais des anges, mais que, si le cannibalisme, les procès de sorcellerie, le droit du plus fort, l'esclavage, la torture ont disparu malgré le génie du mal resté dans l'homme, les guerres peuvent aussi être supprimées en dépit de la présence persistante du péché.

Et au sujet de l'influence de la guerre sur la moralité, que se passe-t-il? Est-il vrai qu'elle développe dans l'homme toutes les bonnes qualités et qu'elle préserve les peuples de la corruption physique et morale? Si cela était, l'apparition concomitante et la conséquence directe de la guerre ne devraient-elles pas être alors un essor et une élévation morale? Et cependant, nous pouvons constater précisément le contraire, une lamentable reculade, puisqu'elle détruit les liens de la morale et de l'ordre. Accordons qu'elle est susceptible de mûrir la fermeté, le courage, l'héroïsme, bien que ces qualités ne soient même plus aussi nécessaires qu'autrefois avec les armes modernes à longue portée; alors ce sont dans l'autre plateau de la balance la grossièreté, la cruauté, la perfidie, la duplicité, voire la bestialité, qui l'emportent de beaucoup. De plus, n'y a-t-il que la guerre qui soit susceptible d'éveiller le courage, l'esprit de sacrifice et l'héroïsme, la vie n'offre-t-elle pas assez d'occasions d'exercer ces qualités? Combien y a-t-il de professions — nous pensons à celles du médecin, du savant, du marin — qui exigent une somme énorme de courage, qui exposent presque journellement la vie de ceux qui les exercent. Non, certes, il n'y a pas une branche de l'activité humaine, il n'y a pas dans la vie une seule situation où l'on n'ait occasion d'exercer son courage. La vie tout entière est une lutte dont l'homme est le combattant.

Mais comment agit la guerre, envisagée au point de vue de la prospérité des peuples? Moltke a dit une fois : « Toute guerre est une calamité nationale. » Et même la guerre vic-

torieuse marque pour le vainqueur une perte directe dans l'étroite dépendance où les Etats civilisés se trouvent entre eux. Un membre du Parlement français, Frédéric Passy, dit à ce propos : « Chaque blessure qui est faite à un endroit » quelconque du corps de l'humanité, est cause que le corps » entier perd son sang. Qu'on le veuille ou non, l'industrie, » les arts, les sciences, le commerce, sont à partir de main- » tenant internationaux. Une armée qui fait sauter un pont » en pays ennemi, qui comble un canal, qui incendie une » fabrique, anéantit les capitaux de son propre pays, la » fortune de sa propre nation, qui ont pu servir à la cons- » truction du pont, du canal ou de la fabrique. Dans la mai- » son des vieux parents du soldat pillard se trouvent peut- » être les actions ou les obligations des fabriques sacca- » gées, des exploitations minières détruites. La guerre » n'est plus seulement un crime, elle est une folie. Elle » n'est plus l'assassinat en grand, elle est le suicide, la » ruine personnelle. » Mais non seulement la guerre en elle-même et pour elle-même, mais également la préparation de la guerre, les armements augmentant toujours consti- tuent pour le développement de la prospérité d'un peuple une entrave d'un préjudice incalculable. Combien la force du peuple, combien les moyens pour l'augmenter au point de vue matériel et moral, deviendraient libres, si l'on n'était plus imbu du principe : « *Si vis pacem, para bellum,* » mais au contraire de celui-ci : « *Si vis pacem, para pacem,* » si chacun était acquis à la cause du désarmement. Cela vous semble presque, quand on y regarde de près, quelque chose de suranné, de démodé, qui n'appartient plus qu'au passé ; au moment où le monde existe en témoignage des relations internationales, au moment où les peuples ont des rapports économiques effectifs, lorsque les produits de toutes les zones et de tous les pays se mêlent, quand tout ce que l'esprit crée de grand et de noble est le bien commun de toutes les nations, quand les relations des peuples se lient comme s'engrènent les roues dentées d'une montre, et lorsqu'on songe en outre à cette éventualité, que précisément ces mêmes peuples pourraient, dans une guerre future, se dresser en ennemis les uns contre les autres, on a l'intuition que les choses ne pourraient plus, une autre fois, en venir à un tel point, que ce serait en opposition avec l'esprit du temps, que celui-ci se cabrerait violemment et victorieusement.

Mais comment donc les différends entre les peuples seraient-ils vidés autrement que par l'épée? La guerre n'est-elle pas la seule solution possible et la plus naturelle dans un cas de querelle? « En effet, mais qui donc garantirait » que le résultat est toujours conforme au droit? La question est elle tranchée selon la justice par le sanglant jeu de dés que l'on nomme la guerre? Non, elle l'est aussi peu que lorsque l'homme vigoureux qui renverse un faible adolescent, loin de prouver qu'il a le droit pour lui, a montré simplement qu'il était le plus fort. » On n'a pour ainsi dire pas d'exemple de guerre qui ait amené une solution convenable de la querelle; bien plus, chaque guerre contient d'avance le germe d'une suivante, et il a été prouvé de façon péremptoire que presque toutes les guerres de l'histoire universelle forment les anneaux d'une seule et même chaîne. Demandons-nous ce que fait donc le particulier quand il se croit offensé ou lésé par un autre. A la vérité, il cherche parfois, malheureusement, à se faire justice lui-même, mais ce n'est là que l'exception, et aussi longtemps qu'il y aura encore des duels entre les peuples, nous n'aurons aucun motif de nous émouvoir à ce sujet. Il est de règle qu'il aille trouver le juge, qu'il lui expose sa cause, lui demande une décision et s'en accommode. Ce que les individus pratiquent et ce que l'Etat admet à l'intérieur, ne doit-il pas aussi être appliqué dans les relations des peuples? Un peuple entier n'est-il pas assimilable à un individu? Pourquoi le droit et la loi règnent-ils à l'intérieur, tandis qu'à l'extérieur règne l'anarchie? Avec ces questions nous sommes amenés au but des aspirations pacifiques qui (nous avons dit qu'il est universel) est d'établir aussi le droit, à la place de la force, dans les rapports entre les nations.

« Le système d'arbitrage international, est-il dit dans le » programme de la *Deutsche Friedensgesellschaft*, (1) constitue le meilleur moyen pour arriver à ce résultat. Commencant avec des arbitrages pour un cas isolé, alors que ces arbitrages ont déjà fait leurs preuves bien des fois, passant ensuite à des traités d'arbitrages permanents, ce système sera couronné par la création d'une Cour d'arbitrage internationale permanente, à laquelle les Etats adhéreront volontairement, sous la sauvegarde de leur indépendance

(1) « Société allemande pour la paix. »

» et de leur individualité. » On en attend, et ceci en serait une suite naturelle, « une diminution graduelle et le plus possible uniforme des armements de tous les Etats, par laquelle ces fardeaux écrasants seraient allégés et les risques de guerres dévastatrices écartés. » Les nombreuses décisions arbitrales qui ont déjà été prises au cours des dix dernières années et auxquelles les peuples en cause se sont soumis, montrent que le projet d'arbitrage n'est pas irréalisable. N'est il donc pas évident, et toute l'évolution historique ne confirme-t-elle pas d'une façon bien probante cette pensée, que finalement la parole de « l'unique troupeau » (1) doit s'accomplir ? Nous voyons que le terrain sur lequel la guerre a lieu diminue toujours de plus en plus et qu'une collectivité toujours plus grande se réunit sous une loi et vit heureuse sous cette loi : château-fort avec château-fort, village avec village, ville avec ville, province avec province, état avec état, confédération avec confédération. Le progrès doit-il s'arrêter là, ou ne doit-il pas plutôt surmonter le dernier obstacle et unir les nations civilisées d'une partie de la terre dans une communauté d'intérêts, en une heureuse collectivité ?

Il est vrai qu'il reste encore aux amis de la paix beaucoup à faire. Mais c'est aussi pourquoi leur nombre s'accroît presque journellement. Depuis longtemps déjà, les partis de gauche, parmi lesquels se recrutent ceux-ci, ne sont plus seuls à en être, on trouve des adhérents dans tous les partis sans exception. Nous constatons avec plaisir que depuis quelque temps des fonctionnaires et des membres des gouvernements s'y joignent. C'est ainsi que dans une ville de la Bavière un avocat et un conseiller de Tribunal régional sont l'un président et l'autre vice président de la « Société pour la paix » de l'endroit. Pourquoi cette question conviendrait-elle à un parti plus qu'à un autre ? Chacun ne doit-il pas en avoir à cœur la solution dans son intérêt et dans celui de la patrie ?

On soutient bien aussi que les aspirations pacifiques sont en opposition avec les gouvernements, et que leur marche est regardée en haut lieu d'un mauvais œil. Cela n'est pas le cas et ne peut l'être en aucune façon. Les gouvernements, comme ils l'assurent toujours et partout, tendent aussi à ce but, même quand ce serait par des voies un

(1) Voir note (6), p. 4.

peu différentes de celles que prennent les amis de la paix. Notre empereur lui-même a bien dit : « Je voudrais que la » paix de l'Europe reposât dans ma main, car j'apporterais » tous mes soins à ce qu'elle ne fût pas troublée. » Je ne puis m'empêcher de citer encore ici quelques jugements sur la guerre émanant d'hommes autorisés. L'empereur François-Joseph I^{er} disait : « Le besoin de paix s'indique » universel. Puisse-t-il m'être permis de donner à mon » peuple l'heureuse nouvelle que les soucis et les fardeaux » de la paix armée ont atteint leur fin. » Le roi Louis de Hollande estime que : « La guerre n'est rien autre que la » barbarie organisée, un héritage de l'état de sauvagerie » qui fut déguisé et orné par des institutions bien imagi- » nées et peut-être plus encore par une éloquence trom- » peuse. » Napoléon III : « Qu'y aurait-il de plus autorisé » que de convoquer les puissances à un congrès dans » lequel l'amour propre et la résistance doivent s'incliner » devant un plus haut jugement arbitral? » Moltke écri- » vait : « Nous nous reconnaissons favorables à l'idée bien des » fois ridiculisée d'une paix européenne générale. » Herder disait : « La guerre, si elle n'est pas un cas de légitime dé- » fense, est un procédé inhumain, plus que bestial, et les » suites de la guerre, plus terribles qu'elle-même, sont les » maladies, les hôpitaux, la famine, le pillage, les actes de » violence, la dévastation des pays, la sauvagerie des sen- » timents, la destruction des familles, etc. » Tous les hom- » mes généreux devraient répandre ces idées, les pères et » les mères devraient faire profiter leurs enfants de leur expé- » rience sur ce sujet, afin que le terrible mot de « guerre, » que l'on prononce si facilement, devienne odieux aux hommes.

Les amis de la paix sont en grand nombre dans tous les pays, même en Russie. Un des derniers pays dans lequel le mouvement ait pris naissance est l'Allemagne, mais elle semble maintenant réparer ce qu'elle avait d'abord négligé. En 1890, il existait un seul *Friedensgruppe*, (1), tandis qu'à présent on pourrait en citer plus de 60. Les idées pacifiques commencent à trouver un certain crédit, et l'instant est proche où elles s'imposeront au peuple, où sa volonté unanime sera : « Nous ne voulons plus de guerre! » Déjà le nombre des adhérents est grand aussi dans les Parlements. Ainsi le Reichstag allemand compte 70 membres, le Parle-

(1) « Groupe pour la paix. »

ment autrichien 80, les Chambres italiennes 260 membres qui sont des amis déclarés de la paix. Les congrès de la paix qui se tiennent tous les ans et où sont représentées toutes les sociétés pour la paix, et les conférences inter-parlementaires, auxquelles ne prennent part que les parlementaires, sont honorés d'une attention toujours plus grande de la part du peuple et des gouvernements. Il est à remarquer que le gouvernement norvégien a cette année accordé au Bureau international de la paix, à Berne, une subvention de 50 couronnes, et la même somme est aussi inscrite au budget, dans ce but, pour les années suivantes. C'est cette année que le Congrès universel de la paix a eu lieu pour la première fois dans une ville allemande, à Hambourg. Ceci est une date d'une haute importance dans les annales pacifiques. On y trouve en effet la reconnaissance des tendances pacifiques du peuple allemand.

Et cependant, Messieurs, le travail des associations pour la paix, leur action par la parole et par la plume, seraient peu féconds en résultats, si une force ne venait pas à leur aide, et cette force est celle qui réside dans l'influence pédagogique sur la jeunesse. Tant que la semence de la haine entre peuples sera jetée dans les cœurs jeunes et, partant, impressionnables, tant que la maison et l'école n'agiront pas en faveur des aspirations pacifiques, le résultat restera modeste. Mais si l'éducation de la jeunesse s'allie à l'influence sur les adultes, alors les préjugés et les doutes qui règnent encore tomberont, alors c'en est fait pour toujours de la guerre, alors on sourira bientôt de la guerre comme d'une folie du passé et on la placera avec respect à côté de l'esclavage et de la torture du moyen-âge. Messieurs, cette influence est dans notre main, allons-nous tarder plus longtemps? Que la réponse à cette question d'une si haute importance ne soit pas un « non » tout court. Lorsque l'école doit tenir compte d'un courant d'idées qui entraîne une partie du peuple, il importe d'examiner et d'apprécier froidement, avec calme et impartialité. L'école a même dû repousser plus d'une demande dont on réclamait et dont on réclame encore de façon urgente l'accomplissement. Elle est trop haut placée pour être le jouet de courants d'opinion qui changent à tout instant.

Quelle attitude doit donc prendre l'école dans la campagne que mènent les partisans de la paix?

Lui refuserons-nous en bloc toute attention et passerons-nous à l'ordre du jour? Non, où il s'agit du bien et du mal,

des biens les plus grands du peuple entier et de l'humanité, l'indifférence est déplacée ; c'est un devoir sacré de demander : En quoi l'école peut-elle y contribuer ? Elle est la pépinière de la civilisation, elle engendre et façonne pour sa part l'esprit qui inspirera la prochaine génération. Nous avons la conviction qu'une pacifique coexistence des peuples est possible, qu'elle tournerait à leur fortune et à leur prospérité, par conséquent nous ne manquerons pas d'imprimer à cet esprit le caractère de la paix, de cet amour universel du genre humain. Par quels moyens pouvons nous y arriver, à quelles exigences l'école a-t-elle à satisfaire ?

Tout d'abord, il importe, à mon avis, de montrer à nos enfants que la prospérité de l'humanité réside dans la solidarité des peuples.

Pour cela, on partirait de la pensée que les hommes, considérés chacun isolément, dépendent l'un de l'autre pour la satisfaction de leurs besoins d'existence, sont destinés à s'entraider et se complètent. On pourrait déjà, à partir de la deuxième année d'école, montrer à l'enfant, en économie politique, à la leçon sur l'activité humaine, combien de mains collaborent pour l'entretien de sa vie, pour son bien. Le paysan, le meunier, le boulanger lui préparent le pain ; le tanneur et le cordonnier lui fournissent les chaussures ; le tisserand et le tailleur, les habits ; le maçon, le badigeonneur, le charpentier ont créé la chère maison paternelle ; la chaise sur laquelle il s'assied, la table à laquelle il mange, le lit dans lequel il dort, ont été fabriqués par le menuisier. Que deviendrions-nous si toutes ces mains ne travaillaient plus pour nous ! Mais aussi combien arriérée serait encore l'humanité sans cette division du travail ! Si chacun devait être son propre boulanger, son propre tailleur, son propre cordonnier, son propre charpentier, presque tous ses travaux seraient imparfaits et grossiers. Plus il y a de division, plus les productions sont parfaites. Mais de ce que tant d'hommes travaillent pour nous, il s'ensuit que nous leur devons le même service et que nous devons aussi nous efforcer de vivre et de travailler pour les autres et d'acquiescer dans ce travail le plus possible de perfection. Le sentiment de la solidarité peut déjà être éveillé et cultivé de cette façon dans les premières années d'école, ainsi que le principe de la charité et de l'esprit de sacrifice.

De l'étroit village natal conduisons maintenant l'enfant

au dehors, dans la vaste patrie et là se montre en grand la même image qu'en petit au hameau. Non-seulement les habitants d'un village, d'une ville, sont destinés à s'entraider et travaillent la main dans la main, mais une localité, une ville, une province, dépend au point de vue économique d'autres contrées. L'habitant de la forêt fournit à l'habitant de la campagne le bois nécessaire et reçoit par contre de celui-ci le superflu de blé ; la mer nous nourrit de ses poissons ; des mines dans des contrées lointaines nous donnent le sel et la houille. Comme les fils d'un réseau les lignes de chemins de fer traversent la patrie, la vapeur conduit jusque dans les plus lointaines régions ce dont l'homme a besoin pour son entretien. La poste et le télégraphe portent ses idées, ses souhaits à des centaines de mille, il n'y a pour ainsi dire plus de distance tant les hommes se sont rapprochés ; ils sont en relations les uns avec les autres, comme les membres d'une famille ; ils forment eux-mêmes une famille.

Portons nos regards encore plus loin sur les autres pays de notre continent et sur les continents étrangers. Nous trouvons là, entre les peuples pris un à un, entre les continents considérés isolément, les mêmes relations économiques qu'entre les membres de notre peuple. Un pays reçoit ce que le sol de l'autre a produit et celui-ci jouit de ce que l'application et l'adresse du premier ont créé. Alors qu'aux époques reculées l'humanité était condamnée dans les temps de mauvaise récolte, par suite de l'isolement des différents pays et de l'imperfection des moyens de transport, à la plus affreuse famine, une telle calamité est actuellement presque impossible. Nous recevons le superflu des autres pays autant qu'il nous est nécessaire. Comme un fleuve, les produits de la nature et de l'activité humaine se répandent d'un pays, d'un continent à l'autre.

« Ce que vous avez récolté à la sueur de votre front dans les champs de céréales d'Allemagne, et les riches trésors du monde primitif extraits du sein de la terre, ce qui mûrissait aux Moluques à la flamme du soleil tropical, ce qui sort exubérant du limon du Mississipi : tout cela, nos chevaux rapides comme le vent l'apportent à tous les pays, tous doivent profiter de ce que la terre offre de prospérité. Ceux du nord âpre et glacé, ceux des zones chaudes et fécondes, tous, semblables à des frères, les peuples échangent leurs trésors. Et avec une joyeuse fierté, je contemple le trafic

d'une telle activité ; pas même l'île la plus éloignée, la plus petite ne veut rester étrangère aux frères. Des millions de mains se tendent de toutes parts au-devant de nous, nous offrant paisiblement à l'échange la prospérité de leur patrie. »

Toute chance ou tout malheur, au point de vue économique, qui survient à un pays, influence aussiles autres pays dans un sens ou dans l'autre ; un « marché du monde » s'est constitué, qu'on ne connaissait pas autrefois.

Mais la solidarité des peuples ne se montre pas seulement dans l'échange de ces produits, nous la trouvons aussi dans le monde intellectuel. Tout ce qui se manifesta jamais de grand et de beau dans l'esprit humain, tout ce qu'approfondirent la sagacité et la persévérance, tout ce que découvrirent l'esprit de recherche et l'héroïsme, tout cela est devenu le bien commun de tous les peuples. Toutes les nations ne doivent-elles pas la plus grande reconnaissance à des hommes comme Colomb, Gutenberg, Luther, Papin, Stephenson, Galilée, Newton, Edison, Nansen, Röntgen, hommes qui appartiennent aux peuples les plus différents ? La civilisation, dont nous recueillons les fruits, n'est-elle pas en somme le produit commun d'une coopération de presque tous les peuples, et en est-il seulement un parmi eux qui ne serait pas autorisé à réclamer de la part des autres estime et reconnaissance pour les services qu'il a rendus ?

Messieurs, quand des considérations d'un tel caractère sont faites dans les leçons d'histoire, de géographie et d'économie politique, l'enfant ne doit-il pas être amené de lui-même à penser que les peuples ne sont pas destinés à se combattre, mais au contraire à se seconder et à s'entr'aider, l'humanité entière formant une grande famille ? la guerre ne doit-elle pas se montrer à lui naturellement dans tout ce qu'elle a de condamnable et d'exécration, et ne doit-il pas ensuite se manifester en lui le désir qui inspire le poète à la vue de l'animation de l'univers :

« Paix propice, sois reine sur le globe entier ! Lie doucement et solidement par le lien de la fraternité les races séparées ! Fais-leur prendre et donner avec amour les fruits de leur travail, fais-leur échanger et féconder la noble vie de leur esprit ! » ?

Naturellement, nous ne devons pas, dans les leçons suivantes, détruire cette bonne impression, nous ne devons pas prêcher d'une part la reconnaissance et l'amour et de l'autre, même sans le vouloir, la haine et la défiance. La

conséquence de ceci est une des exigences pédagogiques les plus essentielles, et je lui attribue ici une importance toute particulière. Assurément, il est difficile, très difficile même, de la mettre en pratique, et le danger est aussi proche si on l'enfreint. Il réside dans un mot que je m'effraye presque de prononcer. Ce mot est : *patriotisme*. Il pourrait sembler, à en juger par ce qui a été dit jusqu'ici, que la mission de faire naître et de cultiver l'amour de la patrie, dans laquelle nous voyions jusqu'à présent un de nos devoirs les plus beaux et les plus élevés, devait disparaître de l'école et être absorbée par l'amour de l'humanité. Non, Messieurs, nous avons le but plus élevé d'enthousiasmer la jeunesse pour sa patrie, de lui implanter dans l'âme sa loyauté allemande, son esprit allemand, sa nature allemande, ses mœurs allemandes ; nous ne voulons que débarrasser, que purifier l'amour de la patrie de quelques impuretés qui y sont encore attachées. Ces impuretés sont la meséstime et la haine pour les peuples étrangers ; nous voulons les remplacer par les égards et l'estime dus à nos voisins. « Nous » voulons apprendre à la jeunesse à aimer sa patrie sans haïr les voisins ni leur supposer des penchants hostiles. »

Les cours où le risque est le plus grand et qui, par cela même, doivent être considérés les premiers, sont assurément le cours d'histoire et, à cause des sujets de lecture qui s'y rapportent aux peuples étrangers, celui de littérature allemande.

Il est hors de doute que la théorie et la pratique de l'enseignement de l'histoire ont fait dans ces dernières années un grand pas en avant dans leur développement. Le temps est bien passé pour toujours où l'essence de cet enseignement consistait dans la connaissance d'une masse de noms et de dates de l'histoire militaire, où il constituait une torture pour le cerveau et laissait vides le cœur et l'âme. On a de plus en plus reconnu quelle importance il a pour la formation du sentiment et du caractère, on l'a délivré de son état de Cendrillon et placé presque au même rang que l'enseignement religieux. Le vide et l'aridité ont disparu, la vie et la fraîcheur sont entrées. Nous avons maintenant un nombre important de livres classiques avec lesquels, pour les maîtres comme pour les élèves, c'est un plaisir de travailler. Et cependant ils ont encore à mon avis deux défauts : 1^o ils soulignent moins ce qui unit les peuples que ce qui les sépare ; 2^o l'exposition des événements militaires n'est pas exempte de vanité nationale.

Ce qui sépare les peuples, c'est la guerre, et ce qui les unit, c'est la civilisation. En première ligne il faut donc mettre non l'histoire de la guerre, mais au contraire celle de la civilisation ; voilà l'idée qui doit présider au développement ultérieur de l'enseignement de l'histoire. « Efforcez-vous, est-il dit dans un appel adressé par le Bureau international de la Paix aux professeurs d'histoire, efforcez-vous, dans votre » cours, d'attribuer une plus grande valeur au développe- » ment des peuples aux points de vue politique, social, » artistique et scientifique, qu'à leur activité guerrière, et, » sans taire les actes véritablement glorieux dont votre » patrie peut être fière, montrez toutefois, par l'exposé des » conséquences, que le sang versé dans les guerres de » conquête ou de domination a toujours étouffé les germes » du progrès et de la prospérité. Faites par contre ressortir » les œuvres fécondes de la paix dans l'industrie, le com- » merce, les arts et les sciences, ainsi que cette noble » émulation de peuple à peuple qui crée et anime, tandis que » l'aveugle jalousie ne peut qu'appauvrir et détruire ! Citez » à vos élèves les beaux actes de courage et de dévouement » qui furent produits dans l'empire de la paix par le senti- » ment du devoir, la grandeur d'âme et l'amour du prochain. » Dites-leur que des mœurs pacifiques n'excluent en aucune » façon la fermeté du caractère, ni même l'esprit de sacri- » fice et l'héroïsme dans la lutte pour la vie ! »

Le second reproche concerne une certaine partialité, une certaine façon de présenter les choses sous de belles couleurs en faveur de sa propre nation. Chacun sait que dans différents livres d'histoire, les mêmes événements sont traités de bien des façons différentes. La même action est présentée dans l'un comme un acte d'héroïsme, dans l'autre comme un crime ; la vanité nationale se met à la place du patriotisme, qui n'est cependant respectable et pur qu'à la condition d'apparaître bienveillant et juste. Il est si naturel, si facilement compréhensible que, de même que la mère tient son enfant pour le meilleur et le mieux doué, l'historien et le professeur d'histoire soient disposés à faire apparaître le peuple auquel ils appartiennent sous le jour le plus favorable et à montrer l'autre sous les couleurs les plus sombres ! Mais cela n'est pas fait pour amener une réconciliation, cela crée de l'animosité, des préjugés, de la haine, cela crée une présomption nationale, un orgueil national, une vanité nationale. Ce sentiment est aussi éloigné du

véritable patriotisme que la tendresse aveugle l'est du véritable amour.

Nous n'avons pas encore un traité d'histoire d'Allemagne qui ait essayé d'éviter ces deux défauts. La société française pour la paix a mérité notre reconnaissance en instituant un prix de 1.000 francs pour un manuel d'histoire élémentaire qui, conçu dans un esprit d'égalité impartiale et écartant tout ce qui pourrait engendrer le dédain pour des peuples étrangers, doit traiter l'histoire de la France en faisant la part de l'histoire universelle ; cet ouvrage est destiné à des enfants de 9 à 12 ans. Il serait à souhaiter que les sociétés pour la paix des autres pays se joignissent à cet exemple.

En second lieu, il y a notre livre de lectures, qui risque d'inspirer à l'instituteur un faux patriotisme. La raillerie, le dédain, le mépris pour d'autres nations, en particulier pour le peuple français, sont les traits caractéristiques de maint morceau de poésie. Il peut s'être présenté que de tels sentiments aient été un jour nécessaires pour porter à un degré d'enthousiasme encore plus élevé l'amour de la patrie et le désir de grands exploits, mais nous ne tolérons plus de tels procédés. De même qu'un homme véritablement noble dédaigne de rabaisser les autres pour se grandir lui-même, le procédé qui consiste à dénigrer le peuple voisin pour s'élever soi-même ne peut qu'affaiblir le crédit moral du peuple qui l'emploie. Qu'il soit dit à la louange de notre livre de lectures et de chansons de Gotha, que des productions de genre chauvin ne s'y trouvent qu'isolément. Nous y chercherions vainement des vers tels que les suivants, qui se trouvent dans maint livre d'école :

« L'Allemagne écoute avec étonnement les trompettes de
» guerre des Welsches, serre le poing, mais pas derrière le
» dos ; non, avec des poings, avec des millions, elle rosse
» les jobards, tout le tas de gueux. »

Ou :

« Cognez dessus, que les nigauds volent, que la fièvre les
» serre tous dans leurs os décharnés, qu'ils courent jusqu'à
» Paris et plus loin sans reprendre haleine, et nous y entre-
» rons sur leurs pas ! »

Ou, comme il est dit dans la chanson d'un jeune garçon :

« Déjà tôt dans mon enfance, la guerre était mon jeu de

» tous les jours; au lit, je ne rêvais que de péril, de blessures
» et de victoire. »

Ou :

« Nous voulons aujourd'hui, homme pour homme, rougir
» le fer avec du sang, avec du sang de bourreaux, du sang
» de Français. — O doux jour de la revanche ! »

Voici maintenant quelques exemples de nos livres.

Dans la chanson du vieux Ziethen, on lit :

« Ils l'ont tous appris, comment il flanquait des volées. »

Ou :

« Hourra ! comme ils rossaient l'ennemi à Lowositz et à
» Prague ! »

Hourra ! c'est un plaisir, ces volées, ces rossées ; c'est un plaisir de voir comment les rangs des ennemis sont fauchés comme des épis, comment ils gisent là criblés de balles, comment aux uns les entrailles pendent hors du corps, comment aux autres les yeux sortent des orbites, comment ils se tordent les mains de désespoir, comment ils se roulent dans des douleurs indicibles, folles, comment ils soupirent après une goutte d'eau, comment ils sont foulés sous les sabots des chevaux galopant sur eux, comment ils sont écrasés sous les roues des canons ! C'est un plaisir de se représenter comment, au foyer, la femme s'afflige sur son mari aimé, qui à ce moment même tombe de cheval le crâne fendu, comment l'enfant réclame son père, comment les parents attendent, pleins d'une douloureuse impatience, le retour de leur unique enfant !

Passons à une autre considération. Je suppose que nous ayons parlé, à la classe d'enseignement religieux, du 5^e commandement (1), que nous nous soyons efforcés de présenter la vie de l'homme comme la vie d'un être que Dieu a fait à son image et qui est comme la couronne de la création ; nous avons appelé sa vie un bien sacré, inviolable, que Dieu seul est autorisé à prendre ; nous avons parlé de l'horrible péché que commet celui qui attente à ce bien, nous avons montré les terribles conséquences d'une telle action. Nos enfants sont touchés, ils ont reconnu le prix de

(1) « Tu ne tueras pas ». — Exode, 20, 13.

la vie humaine, ils sentent toute la gravité d'une transgression de ce commandement, ils sont remplis d'horreur pour le meurtre, ils prennent les résolutions les plus généreuses, se promettent de ne pas toucher à un cheveu d'un seul de leurs prochains, mais au contraire de les aider et de les seconder toutes les fois que ceux-ci en auront besoin. Le cours suivant est celui de littérature allemande. Nous commentons, peut-être par suite de circonstances particulières, la poésie : « *Die Trompete von Vionville* » (1). On y lit :

« Deux colonnes d'infanterie, deux batteries, nous les » avons écrasées sous les pieds de nos chevaux ».

Et :

« Ainsi les avons-nous culbutés, nous cuirassiers et » uhlands ».

Quelle antithèse entre les deux leçons ! Il n'y a qu'un instant, l'homme se dressait aux yeux de l'enfant comme l'image de Dieu, comme la plus haute essence de la terre, sa vie avait pour lui une valeur sacrée, et maintenant il le voit comme un gibier pourchassé, échu en sacrifice à celui qui le poursuit, qui est foulé sous les pieds des chevaux ; maintenant cette vie a aussi peu de valeur, il est parlé d'elle avec autant de mépris et de dédain que s'il s'agissait d'une pièce de bétail. En vérité, c'est pour le maître une tâche peu digne d'envie que d'accommoder ce contraste, et s'il lui arrive d'essayer, dans la mesure de ses forces, de représenter l'acte de tuer à la guerre comme une chose permise, recommandée et même digne de louanges, la contradiction entre « Tu ne tueras pas » et « Tu dois tuer » doit s'enfoncer comme un aiguillon dans le cœur de l'enfant simple et ingénu.

Ou bien vous avez traité au cours d'enseignement religieux le commandement le plus élevé, le plus admirable que nous, chrétiens, ayons à mettre en pratique, le commandement : « Aimez vos ennemis » (2). Vous avez fait comprendre à vos élèves combien difficile, mais aussi combien beau est l'accomplissement de ce commandement. Par les exemples éclatants du Christ mourant qui priait pour ses ennemis, du forestier qui recueillait chez lui le meunier

(1) « La trompette de Vionville ».

(2) Voir note (3), p. 4.

cholérique, de l'Arabe qui hébergeait le meurtrier de son fils, du sauvage qui offrait l'hospitalité à l'Européen, vous les avez enthousiasmés pour cette pensée : Oui, nous voulons pareillement aimer celui qui nous fait du mal, nous voulons pardonner le tort qu'on nous fait ! Alors se présente au programme dans une des leçons suivantes la poésie de Geibel : « *Am dritten September 1870* » (1). Ne doit-elle pas tomber comme une douche froide sur la flamme encore brûlante à ce moment de l'enthousiasme, quand ici la haine, la haine ardente de l'ennemi, parle presque à chaque ligne, quand nous remercions avec ferveur le Dieu qui nous enjoint d'aimer notre ennemi, qui est le père de tous les hommes, d'avoir anéanti notre ennemi héréditaire, quand nous maudissons le peuple français comme un être malfaisant, comme un allié de l'enfer ?

Mais jugez-en vous-mêmes d'après ces lignes :

Deuxième strophe. — De l'ouest partit l'être malfaisant, pour affermir son empire dans le sang et l'horreur ; pour, en alliance avec toutes les puissances de l'enfer, asservir le monde, c'est ce que jurait sa bouche. Terriblement menaçait l'ennemi héréditaire.

Cinquième strophe. — Alors le troisième jour le maître de la lumière leva la balance du tribunal de l'univers et aux éclats de la foudre jeta le dragon de son siège d'or dans le bourbier. Loué soit Dieu au ciel.

Sixième strophe. — Maintenant tremble devant l'épée de Dieu et de l'Allemagne la ville de la moquerie, foyer du meurtre ; son prestige flambe, comme il est vite en cendres ! et tout son butin est expédié dans la patrie. Jamais plus l'ennemi héréditaire ne nous menacera.

Ecrits dans ces grands jours riches en événements, lorsque l'enthousiasme, l'allégresse étaient à leur comble et débordaient, des jugements aussi violents, des paroles aussi pleines de haine peuvent paraître excusables ; mais si, encore aujourd'hui, où nous jugeons plus froidement et plus impartialement, ils sont destinés à être déposés comme semence dans le cœur des enfants, je m'en remets à votre appréciation sur ce sujet.

On pourrait bien multiplier encore ces exemples, citer quelques autres poésies, par exemple celles de Koerner ; mais les passages précités prouvent en tout cas suffisamment que notre livre de lecture rend plus difficile dans un certain sens la tâche de ceux qui voudraient élever la jeunesse pour la réconciliation et pour l'amour du prochain et

(1) • Le 3 septembre 1870 •.

qui s'efforcent d'éloigner tout ce qui peut engendrer la mésestime et la haine.

Je veux maintenant être bref. Il y a encore maintes sortes d'influences qui s'opposent à un développement normal de l'esprit de fraternité humaine, mais qu'il ne dépend pas seulement de nous d'écarter. J'y place en première ligne la lecture des ouvrages destinés à la jeunesse et au peuple. Un livre a souvent, comme dit Herder, amélioré ou corrompu un homme pour le reste de sa vie. Un contrôle aussi rigoureux que possible, portant sur les lectures, semble donc s'imposer de la façon la plus urgente, et il est en tout cas certain que les descriptions de guerres et les glorifications de la guerre occupent dans nos librairies pédagogiques et populaires une assez grande place.

Messieurs, le siècle touche à sa fin et il a rempli son devoir. Riche en grands événements, riche en triomphes de l'esprit humain sur les forces de la nature, riche en puissantes créations, en transformations dans presque tous les domaines de la vie, il brillera dans l'histoire du monde comme un siècle de progrès. Il est comme une figure allégorique ayant le symbole du commerce dans une main et l'épée dans l'autre. Il n'est pas encore achevé et déjà nous apercevons l'aurore du siècle prochain qui se lève. Clair et brillant comme le soleil, plein de promesses et distribuant la prospérité comme une lumineuse apparition angélique qui porte, au lieu d'une épée, un rameau d'olivier, il va grandir, cependant il abrite dans son sein un précieux joyau, un bien sacré, la paix. En lui va s'accomplir la parole du poète :

« Un grand jour de fête est accordé au monde entier ».

Aidez-nous, dans la mesure de vos forces, à faire apparaître ce jour bientôt, le plus tôt possible ; il y va du bien de la patrie, du bien de l'humanité !

Traité dans la réunion des professeurs de Gotha, à Friedrichroda, le 16 septembre 1897.



SOCIÉTÉ DE L'ÉDUCATION PACIFIQUE

Président d'honneur : M. FRÉDÉRIC PASSY, Membre de l'Institut.

Fondatrices : M^{me} MARIE-MADELEINE CARLIER et M^{lle} MARGUERITE
BODIN.

Adresse : Croisilles (Pas-de-Calais).

La **Société de l'Education pacifique**, fondée au mois de Juillet 1901, s'adresse à tous les parents, à tous les amis de l'instruction et plus spécialement aux membres de l'enseignement en leur demandant de mettre en pratique les principes de son programme.

Ce programme se résume ainsi :

Faire comprendre à l'enfant qu'il n'y a pas deux morales, une pour les nations et une pour les individus.

Le pénétrer du sentiment de la fraternité humaine envers tous les peuples de la terre, sans distinction de race et de couleur.

Lui inculquer le respect de la vie, non seulement de la vie humaine, mais de la vie universelle.

Lui démontrer que la guerre n'est point un mal inévitable, et que les discordes des gouvernements peuvent être réglées par l'arbitrage.

En un mot, substituer au patriotisme de haine le patriotisme d'amour.

Approuvée et encouragée par les pacifiques les plus éminents en France et à l'étranger, acclamée à l'heure de sa fondation par les 1500 membres du Congrès des Amicales, réuni à Bordeaux en août 1901, la Société de l'Education pacifique compte aujourd'hui un grand nombre d'adhérents dans le monde enseignant.

Liste des Amicales et autres Associations départementales ayant donné à la Société de l'Education pacifique leur adhésion collective :

Union des Instituteurs et des Institutrices de la Seine. — Association Normalienne de la Seine. — Amicales de Meurthe-et-Moselle, des Landes, du Lot-et-Garonne, de l'Aude, de la Charente, de l'Yonne, Cercle des Instituteurs des Bouches-du-Rhône, Cercle des Alpes-Maritimes, Association Normalienne de la Loire-Inférieure.

Prière d'adresser les adhésions ou communications à Croisilles (Pas-de-Calais).

1880

[Faint, illegible cursive handwriting]

